

Leila Guerriero

# L'Autre guerre

Une histoire du cimetière argentin  
des Malouines

suivi de

La Trace sur les os

Postface de l'auteure

Traduit de l'espagnol (Argentine)  
par Maïra Muchnik

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions  
des Éditions Payot & Rivages sur

[payot-rivages.fr](http://payot-rivages.fr)

Collection dirigée par  
Myriam Anderson et Delphine Valentin

Édition originale :  
*La otra guerra*, Anagrama

© Leila Guerriero, 2021  
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2023  
pour la traduction française

## L'autre guerre

En 1982, à l'issue de la guerre entre l'Argentine et la Grande-Bretagne pour le contrôle des îles Malouines, l'armée anglaise a ordonné à l'officier Cardozo d'identifier les soldats argentins décédés sur ce territoire et de concevoir un cimetière pour les abriter. Le gouvernement argentin, qui a reçu les résultats de son travail, ne les a pas rendus publics et ne les a pas non plus communiqués aux familles des soldats tombés au front, si bien que ces derniers n'ont pas été identifiés. Ce livre raconte les efforts, récents et couronnés de succès, ayant permis de rétablir une mémoire occultée par l'inertie institutionnelle, l'orgueil nationaliste et l'ombre de la dictature.



En 1982 l'Argentine était gouvernée par une dictature aux ordres du lieutenant général Leopoldo Fortunato Galtieri. Le 30 mars le mouvement ouvrier a appelé à une marche sur la place de Mai, à Buenos Aires. Dès 1976, le régime militaire avait séquestré et assassiné des milliers de citoyens, aboli le droit de grève et interdit toute activité syndicale. Malgré tout, cinquante mille personnes ont rejoint la manifestation qui s'est déroulée sous le slogan « Paix, Pain et Travail », aux cris de « Galtieri fils de pute ! » et a fini en affrontements sauvages avec plus de trois mille arrestations.

Deux jours plus tard à peine, le 2 avril, sur la même place, cent mille citoyens euphoriques

hissaient des drapeaux patriotes et brandissaient des panneaux affichant « Vive la Marine nationale », tandis qu'un cri fervent avançait tel la proue bestiale d'un bateau : « Galtieri ! Galtieri ! » La télévision montrait le lieutenant général fendant une foule rugissante qui se disputait la meilleure place pour le toucher. La voix d'une commentatrice rapportait, véhémence : « Son excellence Monsieur le Président de la Nation est venu saluer son peuple ! Tous l'ont ovationné. Monsieur le Président s'est approché de cette foule qui l'acclamait, lui et les forces armées, pour l'action historique menée ces dernières heures. Merci à notre glorieuse Armée nationale ! » La commentatrice, le peuple, le lieutenant général célébraient le débarquement, quelques heures plus tôt, des troupes de la nation sur les îles Malouines, un archipel de l'Atlantique Sud sous domination anglaise depuis cent quarante-neuf ans appelé Falkland Islands, et sur lequel on réclamait depuis toujours la souveraineté.

S'en est suivie une guerre courte, de soixante-quatorze jours. Ce conflit n'a que très peu mis le pays à l'arrêt. La sélection de football a voyagé en Espagne pour le Mondial et a commencé le

13 juin par un match qu'elle a perdu contre la Belgique. Le lendemain, la guerre était terminée. Le général Galtieri a annoncé la capitulation de la manière suivante : « Nos soldats ont lutté dans un effort suprême pour la dignité de la nation. Ceux qui sont tombés resteront à jamais vivants dans le cœur et la grande histoire des Argentins [...]. Nous avons là nos héros. Des hommes d'aujourd'hui en chair et en os. Des noms destinés à être gravés, par nous-mêmes et par les générations à venir. » Six cent quarante-neuf soldats et officiers argentins étaient morts au combat. Il faudra attendre trente-cinq ans pour que les noms de plus d'une centaine d'entre eux soient gravés. Non pas dans la grande histoire mais sur une pierre tombale.

Cette chemise, il la portait pour aller danser.

Là, ce sont les lettres qu'il nous a envoyées des îles.

Ici, c'est la chaînette que sa fiancée lui avait offerte, la bague de marié, la montre, le livret militaire, les photos de sa dentition, du cercueil et de la fosse qui sont dans le rapport fourni par les médecins légistes.

À la fin de la guerre, des milliers de soldats sont rentrés chez eux, mais, sauf exception, l'État n'a pas officiellement annoncé la mort de ceux qui ne sont pas revenus. Jour après jour, semaine après semaine, des centaines de familles ont fait le tour des casernes à la recherche du mort vivant, de celui à qui on avait dit au revoir quelques semaines plus tôt au pied de l'autocar. Postées de l'autre côté des murs, elles criaient : « Quelqu'un sait où se trouve Andrés Folch ? ! », « Julio Cao, où est Julio Cao ? », « Araujo, le soldat Araujo !! »

Pendant ce temps-là, l'armée anglaise, qui avait souffert deux cent cinquante-cinq pertes, a envoyé sur les îles un officier de trente-deux ans appelé Geoffrey Cardozo dans le but d'aider ses troupes dans cet après-guerre. Cardozo s'est retrouvé face à un spectacle inattendu : les corps des combattants argentins encore dispersés sur le champ de bataille. Il en a fait état à ses supérieurs et, en novembre 1982, le gouvernement britannique a envoyé à la junte militaire argentine un message l'interrogeant sur ce qui devait être fait. D'après l'historien Federico Lorenz dans son texte « Le cimetière de guerre argentin



aux Malouines<sup>1</sup> », « le gouvernement militaire a répondu [...] qu'il autorisait l'enterrement de ses soldats morts, "tout en se réservant le droit de décider, le moment venu, du transfert de leurs dépouilles [...] depuis cette partie du territoire vers le continent". Les allers-retours ont été dus au fait que les requêtes britanniques officielles comprenaient le mot "rapatriement", chose inadmissible pour l'Argentine dans la mesure où elle considère les îles comme partie intégrante de son territoire ». Voilà comment le destin de centaines de cadavres s'est vu réduit à une question sémantique : on ne rapatrie pas ce qui se trouve sur son propre sol.

Geoffrey Cardozo a reçu l'ordre d'aménager un cimetière. Il a trouvé un emplacement dans l'Isthme de Darwin. Assurant ce métier funéraire sans en avoir l'expérience, il a ramassé des cadavres sans sépultures, exhumé ceux qui étaient enterrés, fouillé les uniformes à la recherche de papiers, livrets, plaques d'identification : les restes de l'identité escamotée.

---

1. Publié dans Sandra Gayol et Gabriel Kessler (éd.), *Muerte, política y sociedad en la Argentina*, Edhasa, Buenos Aires, 2015.

Il est parvenu à rassembler deux cent trente corps dont cent vingt-deux – restes muets, sans plaques ni papiers – n'ont pas été identifiés. Il les a, tous, transférés au cimetière. Il les a enveloppés dans trois sacs et, sur le dernier, a écrit à l'encre indélébile le nom de l'endroit où on les avait trouvés. Sur les croix de ceux qui n'avaient pas de nom, il a fait graver l'inscription : « Soldat argentin de Dieu seul connu ». Il a produit un rapport minutieux et l'a remis au gouvernement qui, à son tour, l'a remis à la Croix-Rouge qui, à son tour, l'a remis au gouvernement argentin. Le cimetière a été inauguré le 19 février 1983. Puis Cardozo est rentré en Angleterre. Il n'est jamais retourné sur les îles mais n'a jamais cessé d'y penser.

J'ai su comment mon frère était mort vingt-cinq ans après la guerre.

Je pensais que ce cimetière était vide.

Moi, on m'avait dit qu'ils étaient dans une fosse commune.

J'ai toujours cru qu'il allait revenir.

Comment se fait-il que personne ne nous ait rien dit au sujet du travail de Cardozo ?

En 1982, un militaire du nom de Héctor Cisneros – dont le frère, Mario « Le Chien » Cisneros, militaire également, était mort à la guerre et dont les restes n'avaient pas été identifiés – a fondé la Commission des familles de soldats tombés dans la guerre des Malouines et des îles de l'Atlantique Sud qui a défini une ligne claire concernant les morts : tous – soldats et officiers – étaient des héros ; tous ceux qui étaient enterrés dans le cimetière de Darwin étaient le dernier bastion argentin sur les îles et devaient y rester.

En 1983 la dictature a pris fin, la démocratie a été rétablie et la guerre est restée dans les mémoires comme la tentative moribonde du régime militaire pour unir le peuple au nom d'une cause épique. Ni les gouvernements démocratiques successifs ni les forces armées ne sont entrés en contact avec – ou n'ont établi un registre – des proches des soldats tués ; jamais ils n'ont notifié ces morts de manière officielle ni fourni des données sur les circonstances dans lesquelles elles s'étaient produites.

En 1999, un accord entre les deux pays a confié à la Commission des familles l'entretien du cimetière. En 2004, l'un des hommes

d'affaires les plus riches du pays, Eduardo Eurnekian, en a financé la rénovation. Il a fait remplacer les croix de bois par des croix blanches, mettre des pierres tombales en porphyre noir et ériger un cénotaphe avec les noms des soldats tués. Ainsi, à chaque date anniversaire de la guerre, les médias argentins ont commencé à publier des images de ce site d'une netteté vasculaire, une géométrie parfaite crucifiée par le vent que beaucoup prenaient pour un espace symbolique, vide.

Pendant tout ce temps l'officier anglais Geoffrey Cardozo a conservé une copie de son rapport, persuadé que l'État argentin en avait fait part aux familles. Mais en 2008 il a su qu'il n'en était rien : que les familles n'avaient pas même eu vent de son existence.

J'étais contre l'identification des corps parce qu'ils disaient qu'ils voulaient les ramener sur le continent.

J'étais contre parce que j'ai cru que de mon fils, il ne restait rien.

J'étais contre parce que tout le monde était contre.

Le lundi 20 août 2018, à huit heures du matin, dans le quartier portègne de la Recoleta, un homme marche en direction du bar La Biela, encore fermé à cette heure. La température est de moins deux degrés mais lui, porte une veste qui n'a pas l'air bien chaude. Il se tient droit, marche en allumant une pipe. Arrivé au coin de la rue, dans un espagnol pétri d'accent britannique, il dit :

– Oh non. C'est fermé. Venez, on va à mon hôtel.

Le colonel britannique Geoffrey Cardozo loge à quelques mètres de là, invité par le gouvernement argentin : le Sénat lui a décerné une distinction honorifique pour avoir collaboré au travail d'identification des morts dans le cimetière de Darwin. La salle à manger de l'hôtel est archipleine et Cardozo a un agenda serré : à huit heures et demie il est attendu par un autre journaliste ; à neuf heures, par des membres de son ambassade, si bien qu'à peine assis, il démarre son récit, dans un élan plus proche du pragmatisme radical que de l'automatisme.

– Quand je suis allé dans les îles mon chef m’a dit : « Geoffrey, il faut que tu enterres ces soldats, par humanisme. » C’est normal dans notre culture. En tant que pays qui possède des colonies, nous avons des cimetières dans le monde entier. J’ai donc fait un rapport très détaillé car quelque chose me faisait penser : « Il faut que je sois très précis parce qu’il y en a tellement qui ne sont pas identifiés que peut-être, à l’avenir, leur pays pourra les exhumer pour voir s’il est possible de le faire. » Je me sentais mal en repartant, de ne pas les avoir tous identifiés. J’y pensais tous les jours.

Vingt-six ans après la guerre, en 2008, Julio Aro, un ancien combattant des Malouines, est venu à Londres assister à des journées sur le stress post-traumatique. On lui a attribué un interprète : Geoffrey Cardozo. Durant trois jours, Cardozo a écouté, incrédule, le récit de Julio Aro, disant qu’il était allé pour la première fois cette année au cimetière de Darwin, y avait cherché les noms de camarades qu’il avait enterrés et ne comprenait pas pourquoi ils n’y étaient pas, ni comment il était possible qu’il y ait tant de corps non identifiés.

– Et là ma colère a éclaté, a dit Cardozo. Moi, j'ai remis ce rapport à mon gouvernement, qui l'a envoyé à la Croix-Rouge et au gouvernement argentin. Tout ça en 1983. Et des années plus tard, je constate qu'ils ne savent pas ce qui s'est passé. Un soir, nous sommes allés dans un pub avec Julio Aro et après avoir bu une bière, je lui ai donné mon rapport et lui ai dit : « Tu sauras certainement quoi en faire. »

Mais Julio Aro n'a rien compris car il ne parlait pas un mot d'anglais.

Le 11 juin 2019, à dix-huit heures trente, Julio Aro, ancien combattant et fondateur en 2009 de la Fondation Ne M'Oublie pas, qui apporte son soutien aux personnes atteintes de stress post-traumatique, arrive dans un bar du quartier de Palermo, à Buenos Aires, l'air énergique, bien qu'il se soit levé tôt et qu'il prenne dans deux heures la route pour rentrer chez lui, à Mar del Plata, un voyage de quatre heures.

– T'en fais pas. Pour ça, je ferais n'importe quoi.